

À quel âge votre surdité a-t-elle été dépistée ?

Au moment où un enfant doit se mettre à parler de manière audible. C'est à dire entre 3 et 4 ans. Je parlais mais avec un vocabulaire très pauvre. Mes parents avaient constaté que je ne réagissais pas quand on me parlait sans contact visuel. Ils ont consulté des médecins ORL. Au bout de plusieurs rendez-vous, il y en a eu un qui a enfin confirmé qu'il y avait une déficience auditive. À cette époque-là, on ne faisait pas de dépistage néonatal. J'aurais dû être implantée si j'avais été un bébé né dans les années 2000, mais je suis née en 1981, donc, je n'ai pas été implantée.

Que s'est-il passé à ce moment-là : vous avez appris la langue des signes ?

Eh non, je ne parle pas la langue des signes. Mes parents ont toujours voulu que je sois considérée comme une personne sans handicap et que je reçoive une éducation identique à celle des autres enfants. J'ai été appareillée mais uniquement à l'oreille droite parce qu'à gauche, ce n'était pas possible. Plusieurs tentatives ont été faites, mais ça ne servait à rien car la surdité dans cette oreille est totale. Mais déjà, l'appareillage à droite, pour moi, ça a vraiment été un outil pour me permettre de rester connectée au monde des entendants.

Comment avez-vous vécu le temps des études ?

Sans trop de problèmes même si avec certains enseignants c'était plus compliqué qu'avec d'autres. Certains étaient dans l'assistantat et ça m'énervait car je savais me débrouiller et je n'avais pas besoin qu'on me dorlote en permanence. D'autres avaient des difficultés à s'adapter et marquaient de l'énerverment quand je décrochais, parce que c'est fatigant pour un malentendant de faire



Un atelier de photothérapie collectif au Jardins familiaux du Chaudron, à Saint-Denis, a donné lieu à de superbes autoportraits.

“ Si la société pense qu'on ne peut pas vivre ses rêves avec un handicap, moi j'incarne le contraire. ”

le tri des informations orales qui lui parviennent. À un moment, on doit relâcher l'attention pour se reposer. Les entendants ne le comprennent pas toujours et c'est normal, ils n'y sont pas confrontés. Mais finalement, j'ai eu mon bac sans redoubler de classe et j'ai continué jusqu'à bac +5, en 2010, avec un mastère en aménagement de territoire et politique culturelle. Pendant mes études universitaires, j'ai pris un peu de temps pour moi, j'ai beaucoup voyagé, sur des

missions de volontariat notamment en Afrique et en Inde.

Et votre intégration dans le monde du travail ?

Avec des hauts et des bas ! Je ne compte plus les périodes d'essai non confirmées parce que mon handicap imposait d'aménager le poste de travail et que c'était une contrainte. J'en ai pas mal bavé tout de même ! Un truc tout simple : quand tu n'entends pas le réveil et que tu arrives en retard au travail, ça coince !

Comment en êtes-vous arrivée à créer des ateliers photo ?

Face à mes difficultés d'insertion professionnelle, j'ai réalisé qu'il me fallait faire le deuil de l'emploi salarié. J'ai donc réfléchi il y a cinq ans à ce que j'aimais faire et la photo s'est

imposée. Je m'étais lancée dans un atelier photo au Mali, lors d'un de mes voyages de volontariat. J'avais créé cet atelier autour de l'arbre et de la culture locale. Au départ, je voulais faire un reportage sur la déforestation au Mali et en finalement j'ai eu l'occasion de suivre un atelier de fabrication de djembé. Ils m'offraient le logement pendant deux semaines et moi je leur apprenais à faire des photos. Pendant mes études, je faisais des ateliers photo dans des bibliothèques communales en Charentes Maritimes. Quand je partais en mission de volontariat, au Vietnam, au Burkina Faso, je proposais toujours l'activité photo. Quand j'ai réfléchi à ce que je voulais faire de ma vie, j'ai repensé à cet atelier photo au Mali, c'est le projet dont je suis le plus fière. Et j'ai donc décidé de proposer ce format ici.



Des ateliers en classes ULIS révèlent souvent de belles surprises

Comment avez-vous trouvé vos premiers clients ?

J'ai démarré en faisant des interventions scolaires en résidence, avec le FRAC à Saint-Leu, autour de la valorisation du patrimoine et plus particulièrement la maison Bédier. Les enseignants s'occupaient de la partie histoire et moi je faisais la partie visuelle. Ensuite j'ai fait des ateliers dans des actions de lutte contre le décrochage

scolaire. Je vais aussi dans des classes ULIS où j'ai vu de très belles choses se produire, par exemple un petit garçon qui ne parlait pas, et qui a fini par dire quelles photos il aimait et celles qu'il n'aimait pas. Je lui ai laissé de la place pour qu'il puisse le faire, je bouge un peu les lignes avec le plus de bienveillance possible parce que, justement, je suis la preuve que même si je ne peux pas

entendre, je peux parler et que si la société pense qu'on ne peut pas vivre ses rêves avec un handicap, moi j'incarne le contraire.

Quels sont vos autres terrains d'intervention ?

J'interviens aussi dans des entreprises qui veulent travailler la cohésion de l'équipe. Pour cela j'utilise l'appareil photo pour travailler la notion de regard. Chacun va photographier le même objet et les images ne seront pas les mêmes alors que l'objet n'a pas changé. Cela permet de faire évoluer les divergences vers la convergence tout en gardant sa différence. C'est normal de s'occuper de la singularité de l'individu : ça fait des années je me bats pour

“ Dans mes ateliers, je propose un changement de paradigme, de façon de voir le monde et de se voir soi-même dans le monde. ”

ça. Mais ça n'est pas antinomique avec la convergence.

Vous proposez aussi des ateliers de photothérapie ?

Oui, ce sont des ateliers pendant lesquels les stagiaires se prennent en photo eux-mêmes, où l'on amène l'imaginaire, c'est à dire comment je me rêve, dans le réel. On est sur l'affirmation de soi et sur l'acceptation de soi. J'en fais avec des jeunes en situation de handicap pour renforcer l'estime d'eux-mêmes. Je fais des ateliers individuels aussi pour aider les gens à se réconcilier avec leur image, à se trouver. Dans mes ateliers, je propose un changement de paradigme, de façon de voir le monde et de se voir soi-même dans le monde. Mais la valorisation peut passer aussi par le fait de faire simplement une belle photo sur une thématique choisie. Après, on les agrandit et on les expose. C'est important l'exposition en grand format pour la valorisation de soi.

Quelle est votre photo préférée ?

C'est celle de la mer de nuages au volcan, quand on arrive juste avant la route des sables. Il y a les montagnes qui donnent sur la rivière des remparts et de l'autre côté, il y a la mer de nuages qui arrive et qui s'élève vers le ciel. Elle figure dans mon projet de cartes postales à éditer et à vendre dans des boutiques et sur des marchés forains. ■



Ses plus belles photos, Anne-Gaëlle les édite en cartes postales et les vend dans quelques boutiques partenaires ou sur des marchés forains.